

mais la nécessité économique nous oblige », — et ils ont entassé là des maisons-pâtés, ils ont profané les églises, ils les ont étranglées de leurs grosses demeures, dans des ruelles, — des églises de toute beauté, monuments de mystique et d'antique culture. — Il y a deux personnes qui comptent, — toutes deux sont des juifs, qui vivent dans une maison-pâté, dans des entresols de trois pièces.

Le premier de ces juifs est un sioniste : il dormait, la nuit, sur des chaises jointes et couvertes d'un matelas de duvet. Dans la journée, il se rendait au cabinet dentaire où l'attendait la pratique, trottait aussi par les réfectoires à bon marché, et, le soir, étuvait des dents ; la nuit venue, avant de rassembler ses chaises, il étudiait la grammaire arabe, le lexique arabe, car il rêvait de partir pour la Palestine, pays de sa nation, et d'y soigner des Arabes. Il avait cinquante-deux ans, il était sec comme une momie des sables africains, il n'avait jamais vu que Riazan et Odessa. — La « Pa-les-tine » et les Arabes aux dents malades qu'il faudrait arracher, les Arabes avec qui l'on ne peut parler que l'arabe. — Même en Palestine, l'antique idiome des Hébreux n'était point ressuscité ; mais lui connaissait cet idiome, — et il ne dormait que deux heures sur vingt-quatre.

Durant vingt-cinq ans, il eut, dans son entresol, un téléphone : et voici l'autre personne, l'autre juif, — un communiste. Pendant la révolution, il n'était permis d'avoir chez soi le téléphone qu'à des travailleurs responsables ; or, le second juif occupait un poste responsable ; et il avait enlevé le téléphone du corridor, et l'avait transporté, — à deux pas et un quart, — dans sa chambre ; et, quand on questionnait le premier juif, lui demandant à qui appartenait ce téléphone depuis vingt-cinq ans, le second répondait aussitôt :

— Il n'y a pas du tout, ici, de médecin dentiste. C'est le logement d'un commissaire aux armées.

Ce commissaire, comme l'autre juif, n'avait jamais vu qu'Odessa. Le matin, de bonne heure, il s'en allait à ses bureaux, rentrait chez lui à cinq heures et passait toutes ses soirées en conversations au téléphone, près duquel un fauteuil était installé. Quand il parlait à un de ses subordonnés, il s'étalait dans le fauteuil, les jambes largement écartées ; quand il s'entretenait avec un égal, il se tenait assis simplement, dans une pose décente à tout honnête homme ; lorsqu'il s'adressait à un chef, il sautait sur pieds, et joignait brusquement les talons, faisant sonner ses éperons ; — et sa voix même était différente selon les cas ; il avait une quatrième façon de parler, — par téléphone : quand il se faisait entendre d'une femme. Personne, jamais, ne venait chez lui ; il couchait sur un divan, — s'endormant avant dix heures, conformément au décret.

Et ces deux juifs étaient unis par une lointaine parenté, tous deux d'Odessa — comme sont des proches, si vous voulez, la Bonne Mère de Kazan et le Sauveur au champ du repos, les deux églises de Riazan, profanées par le marchand qui édifia des pâtés pour les rats et les punaises, en s'excusant :

— Pardon ! Bien sûr, Dieu est l'Unique et le Premier, mais la nécessité économique nous oblige... pour ce qui est de masquer, bien sûr, avec des pâtés...

Et il y eut une troisième personne, un vrai Russe, un prince. Le train rampant déboucha dans la gare de Riazan, sema ses gens comme il semait les poux du typhus exanthématique, — des voyageurs sans billet, bien entendu, mais qu'on avait cessé depuis longtemps d'appeler « des lièvres » : on les qualifiait de « lapins » ; car le lièvre épouvanté fuit tout droit devant lui, au lieu que le lapin ne fait que de trotter de place en place... pourchassé par les agents de la Tcheka. — Et non point comme un pou, et non point comme un lapin, sans hâte d'aller ailleurs, distinct, isolé des autres, un homme descendit du train, — un homme en paletot anglais, le col relevé jusqu'aux oreilles, coiffé d'un képi, une étiquette valise à la main. La physionomie de cet homme ressemblait à novembre. Distinct des autres qui se hâtaient, cet homme s'attarda longtemps dans la salle des troisièmes classes, debout, accoté contre la muraille, gardant baissés ses yeux de novembre. Ensuite, d'un pas vif, l'homme gagna la ville et se rendit, dans la rue d'Astrakhan, à la maison commune du soviet. Là, il montra ses papiers, on lui indiqua une couchette dans un dortoir où logeait déjà une quarantaine d'hommes : l'arrivant examina les draps, y répandit en couche épaisse de la poudre de Dalmatie qu'il avait tirée de son étiquette valise, mit longtemps à dénouer ses chaussures brisées et les bandes qui enveloppaient ses pieds brisés, serra ses chaussures dans la valise, rangea la valise sous l'oreiller et, sans ôter son paletot, enfonçant même sur sa tête son képi, sans avoir bu ni mangé, se coucha. Le lendemain, dès la première heure, n'ayant interrogé personne sur les rues et les voies, il sortit de la ville et se dirigea vers le camp de ces officiers russes qui sont, en Russie, prisonniers de guerre pour avoir appartenu aux armées de Dénikine et de Wrangel. Il n'y resta pas longtemps, transmit plusieurs lettres, causant pour la première fois, souriant ; de là, il se rendit aux institutions des soviets, à l'Exécutif du Gouvernement et à la Section des Zemstvos.

Ce prince devait avoir, en ville, une correspondance quelconque, d'après son nom : le nom d'une église, d'un cimetière. Rostchislavl, par exemple...

(A suivre.)

Traduit du russe par MAURICE.

BORIS PILNIAK.